

Une étoile turque

LOLVÉ TILLMANN

2.

Hayrig¹ m'encourage. Allez, allez, mon étoile, tu peux le faire. Notre cuisinière serre ses deux mains contre sa poitrine et me sourit, elle me donnera une cuillère de miel si je réussis. Grand-mère nous observe, assise sur un tabouret. Elle refuse toujours les sièges confortables que hayrig lui propose, elle dit qu'elle n'est pas si vieille. Elle me fait signe avec les yeux. C'est la bonne que je dois atteindre. Ses beaux bras ronds tout ouverts pour moi et sa poitrine chaude offerte en coussin. Venez, venez, petite Mademoiselle, venez jusqu'à moi, vous ne risquez rien. Mais j'hésite. Je n'ai pas envie de quitter la main de hayrig. Et puis le sol paraît dur. Et ma petite robe blanche se salirait si je tombais. Ce ne serait pas bien d'abîmer cette petite robe. Hayrig en vend beaucoup à la boutique. C'est grâce à moi qu'il a pensé à commercialiser des vêtements d'enfant. Il dit que je suis aussi son étoile pour les affaires. Personne n'y croyait, grand-mère disait qu'aucune mère raisonnable ne paierait aussi cher pour habiller de blanc des bébés qui finissent toujours par se tacher et surtout grandissent aussi vite que la faim devant une table bien garnie. Mais hayrig a continué dans son idée et maintenant, tous les bébés de la ville portent ses créations «Chic parisien». Un peu de bleu, mais surtout de la dentelle blanche qu'il fait venir de Paris. Hayrig fait venir plein de jolies choses de Paris. Et des livres aussi. Il regrette un peu Paris, hayrig, même s'il nous aime toutes beaucoup. Non, je ne peux pas risquer de déchirer cette robe, alors je me retourne vers hayrig et lui tends mes petites mains pour qu'il me porte. Mais, non, ma Chérie, mon étoile, il est temps que tu marches, voyons. Je me serre contre lui, il me caresse la tête. Ne te laisse pas si facilement amadouer. Mayrig² a parlé depuis le seuil de la porte. Elle entre dans la pièce. Le silence se fait autour d'elle, c'est si rare qu'elle quitte sa chambre dans l'après-midi. Elle pose une main sur l'épaule de la bonne et s'agenouille à ses côtés. Sa robe se déploie autour d'elle. Elle semble tout autant habillée du tissu précieux que d'une lumière qui proviendrait de son corps. Ses yeux en amande et ses longs cheveux noirs rompent le blanc de la peau et du vêtement. Sa beauté me réchauffe, je ris. Elle ouvre ses bras et me dit simplement, viens, Asdrig. Alors je laisse la main de hayrig, je me tiens debout. J'avance un pied, puis l'autre. Je marche. Hayrig crie des bravos de joie, la bonne et la cuisinière applaudissent la petite Mademoiselle, grand-mère remercie Dieu. Et pour la toute première fois, ma mère me sourit.

3.

Burkan est assis dans la cuisine. Il sirote le café que Ceren lui a préparé. Ces deux-là s'entendent bien. Deux cousins, mes deux petits-enfants de vingt ans, sages et doux. Contrairement à leur sœur respective, rebelles et passionnées. On ne parle jamais d'Ajda. Jamais. Mais elle reste là, son absence reste là. Et Ülkü. Ülkü, on ne fait que se passer ses cartes postales avec la tour Eiffel dessus. Comme si elle était en vacances. Mais personne ne dit rien, parce que tous, nous savons qu'Ülkü ne reviendra pas à la fin de l'été.

Burkan a amené des loukoums à la rose, les préférés de Ceren, ceux qu'elle n'achète jamais pour éviter de grossir. Il a terminé son café, couvre la tasse de la sous-tasse, fait tourner le marc et retourne le tout. Aïché n'est pas là, mais Ceren lira l'avenir dans le café, sa tante lui a appris comment faire. Il faut attendre que ça refroidisse. Burkan tapote la table pendant que Ceren parle de l'université. Elle étudie la psychologie, c'est passionnant et si important de comprendre toutes ces choses. Mais elle doit enlever son voile pour aller en cours. Et avec les militaires³, c'est vraiment devenu compliqué. Elle rêve d'un pays où sa tête ne serait pas politique. Burkan n'est pas d'accord. La laïcité, c'est essentiel, c'est la Turquie, c'est la modernité. Ceren hausse les épaules, elle n'a pas l'impression de faire le moindre mal à la Turquie et à la modernité en étudiant dans une tenue conforme à sa foi. Burkan aussi a la foi, mais il ne voudrait pas d'une petite amie qui porte le foulard, c'est rétrograde et ça n'a pas sa place dans l'espace public. Ça tombe bien, aucune chance que je devienne ta petite amie, répond sa cousine. Ils rient.

Moi non plus, je n'aime pas les militaires. A cause d'eux, Ülkü est partie loin de nous, loin de moi. A cause d'eux, Ajda est partie encore plus loin. Mais je me tais. Le marc est froid,

Ceren retourne la tasse et prédit une petite amie à son cousin, sans préciser si elle sera voilée ou non. Et pour le travail, il veut savoir si elle voit quelque chose pour le travail. Il pensait faire toute sa carrière à l'armée. Après son service, on était content de lui, on lui promettait une belle progression et puis tout s'est arrêté la semaine dernière. On lui a fait comprendre qu'il n'irait pas plus haut dans la hiérarchie. Il a cru que c'était à cause d'Ajda ou d'Ülkü, mais c'est autre chose. Quelque chose avec ses origines, sa famille, sa lignée. Il s'arrête, passe une main sur sa nuque, ne relève pas les yeux pour chuchoter qu'il y aurait une gâvur⁴ dans l'arbre généalogique. Entre ses doigts, la pince à loukoum voyage. Ceren a posé la tasse. Elle me regarde. Burkan garde les yeux baissés et me demande pourquoi l'armée ne veut pas de lui. Est-ce à cause de moi? Je ne peux pas parler, je ne peux pas dire les mots. Bien sûr que c'est toi, jamais tu n'as présenté quelqu'un de ton côté, pas de cousins, de frères, de sœurs, de parents. Que du silence. Et la famille de grand-père Mehmet nous a toujours évités. Burkan secoue la tête et se traite d'aveugle, d'idiot. Pourtant, par chez nous, on sait d'où viennent ces femmes, on le sait, je suis vraiment un imbécile, un con! Il frappe la table du poing et se lève en se cognant méchamment la hanche. Ceren lui crie de revenir, de ne pas partir comme ça, de ne pas nous tourner le dos. Ne veut-il pas au moins connaître le véritable nom de sa grand-mère? À ces mots, Burkan s'arrête. Et revient brusquement sur ses pas pour hurler à la face de sa cousine que je n'ai jamais eu d'autre nom que celui de Tülin Yıldız.

Bien sûr que si, j'ai un autre nom.

Burkan a claqué la porte. Ceren sanglote. Elle se tait, ne me pose aucune question sur cet autre nom, cette autre vie. Ni aujourd'hui ni jamais.

Pourtant, je crois que je lui aurais répondu.

31.

Nous traversons une petite ville. J'ai honte de mes cheveux emmêlés, de ma robe déchirée, de ma peau sale. Je baisse la tête, je ne veux pas reconnaître un lieu, une personne. Je tiens fermement la main de Kariné qui trébuche souvent. Varan est toujours à ma droite pour me protéger de l'extérieur, mais aujourd'hui il s'échappe du cortège, bien sûr il reviendra. Il part chercher des choses utiles. Je sais qu'il mourrait plutôt que de nous abandonner. Je ne suis presque plus sûre de rien, mais de ça, j'en suis certaine. Il est petit, agile, les zaptiye⁴ ne le remarquent jamais. Ils ne s'intéressent qu'aux femmes, aux filles. Chaque matin, grand-mère recouvre mon visage, mon cou et ma poitrine de terre et d'excréments. Mayrig m'a même griffée pour que les plaies suintent. Il n'y a guère que Tsoliné qui ne cache pas sa beauté. Sa beauté qui nous nourrit et nous protège. Je sais bien qu'un peu de boue sur mon visage ne suffit pas à les éloigner, je sais bien que c'est elle qui nous met à l'abri. Elle marche avec eux, ce n'est que tard dans la nuit qu'elle vient dormir sous notre tente, toujours contre grand-mère. Dans le cortège, certaines la regardent mal, la critiquent, lui donnent des noms dégoûtants. Mais nous, nous savons. Nous savons que Tsoliné est une Sainte. Grand-mère a dit que Dieu lui avait donné cette beauté exprès pour ce sacrifice qu'elle nous offre chaque jour. Si c'est bien vrai, je Le hais. Je prie tous les jours, mais je ne sais plus pourquoi. Je me sens abandonnée de Lui, du monde. Le ventre de mayrig qui se tend toujours davantage, Kariné qui a cessé de parler, les côtes de Varan qui réapparaissent et les yeux vides de Tsoliné, je ne sais comment faire, comment endurer. Je Lui demande, mais je n'entends pas Sa réponse, alors je marche, c'est tout ce que je peux faire, marcher pour ne pas mourir. Marcher pour ne pas mourir. Mayrig ne prie pas et ne ferme pas les yeux lorsque grand-mère psalmodie, mais elle m'a disputée lorsque je l'ai imitée.

Une femme a pris la place de Varan à ma droite, elle sent le blé et la légère sueur du travail d'un jour qui s'achève. Elle me parle tout bas, en turc. Ce n'est pas bien, pas bien ce qu'ils vous font, tiens, ma petite du pain tout frais. Plus loin, c'est de l'eau qu'on me donne, puis un garçon me glisse du sel dans la main. Varan ramène une couverture, un bol, de l'huile. J'ai perdu le compte des jours, le temps de la route me semble infini, mais je sais bien que non. Nous sommes partis depuis peu et déjà nous ne sommes plus que des mendiants, des voleurs et des putains. Des larmes de honte me viennent aux yeux.

¹ Hayrig et mayrig (arménien): papa et maman.

² Après le coup d'Etat de 1980, un régime militaire est mis en place en Turquie.

³ Gâvur (turc): infidèle, terme péjoratif pour désigner les non musulmans.

⁴ Zaptiye: gendarme de l'Empire ottoman.

biblio

Un amour parfait

Ed. Cousu mouche, 2018.

Les Fils

Ed. Cousu mouche, 2016.

Rosa

Ed. Cousu mouche, 2015.

33 rue des Grottes

Ed. Cousu mouche, 2014.



PHOTO JAY LOUVION

bio

Née à Morges en 1982, Lolvé Tillmann grandit dans la campagne vaudoise. Jeune adulte, elle termine ses études à l'université de Genève en tant que spécialiste du secteur énergétique et travaille dans ce domaine pendant cinq ans. Elle présente sa démission pour se lancer dans la littérature en 2011. Deux ans plus tard, elle gagne la bourse littéraire de la Ville de Genève et la chance d'écrire trois mois en Italie. En 2014, elle publie son premier roman *33, rue des Grottes* et suit, avec son parrain Jean-François Duval, le programme Parrains & Poulains du Salon du livre de Genève. Son roman *Rosa* obtient le prix Eve en 2016. Cette même année, sa nouvelle policière *La Rencontre*, également traduite en allemand, est proposée aux écoliers suisses. Une autre de ses nouvelles, *La Visite*, remporte le premier prix de l'Aire. En 2017, elle gagne la bourse artistique de la Ville de Nyon et s'envole six mois en Argentine pour y écrire un roman turc, dont nous publions ici des extraits. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits. Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]litterature.ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.